

Introduction

Pour une République de Babel

Alessandra FERRARO

*N'est-ce pas là un des miracles propres à la littérature :
redonner aux hommes ce qui leur a été arraché ?
Ou sauvegarder ce qu'ils risquent de perdre ?*

Pierre SAMSON

Les textes littéraires peuvent-ils fournir des clés pour affronter le « choc des civilisations » qui paraît inévitable dans le monde contemporain ? La question se pose, au moment où, comme Nicola Gasbarro le fait de manière provocatrice, les sciences humaines après *Tristes tropiques* ne sont plus en mesure de proposer des modèles qui permettent de « saisir l'aventure anthropologique des relations entre les civilisations ». Pour l'historien des religions, « il s'agit d'une crise qui traverse l'ensemble de notre savoir¹ ».

Ce dossier propose d'interroger la manière dont la littérature a représenté la différence culturelle et anthropologique au cours des siècles, du Moyen-Âge jusqu'à l'époque postcoloniale, à partir d'horizons épistémologiques différents et en adoptant des perspectives variées : critique littéraire,

1. Ce dossier reprend les interventions dans le séminaire *Comprendre les différences à l'âge des conflits* qui s'est tenu au Centro di Cultura Canadese de l'Université d'Udine du 16 au 18 décembre 2015.

analyse linguistique, approches historique et anthropologique. Organisé de façon chronologique, il étudie des œuvres et des auteurs à des moments historiques significatifs où l'Occident est entré en contact avec l'altérité, en mettant moins en relief l'irréductibilité de cette différence – qu'elle soit physique, de mœurs, de religion, de langue –, que la recherche de compatibilités, d'interactions et de métissages.

Le *Conte de Floire et Blancheflor*, roman idyllique anonyme du milieu XII^e siècle, repris dans plusieurs littératures européennes vernaculaires, est ainsi analysé par Sergio Cappello comme le résultat probable de la réécriture d'un conte arabe. On y retrouve les valeurs courtoises de l'Espagne mauresque avant la *Reconquista*, le récit mettant en scène les aventures amoureuses entre un musulman et une chrétienne au dénouement heureux. La solution pacifique de la composition des différences sociales, culturelles et religieuses avec l'altérité musulmane s'oppose à l'univers épique fondé sur le conflit entre les deux mondes. L'accommodement avec l'altérité se base sur l'acceptation et la construction de relations exogamiques qui passent par le mariage mixte et le « métissage » ethnique, culturel et religieux.

Le contexte de l'évangélisation jésuite de l'Est asiatique, étroitement liée à la colonisation espagnole et portugaise, permet d'aborder sous un point de vue historique la recherche d'une compatibilité entre mœurs et religions différentes. Les Pères de la Compagnie tentèrent, en effet, de convertir les indigènes à travers un « accommodement » de l'Évangile aux religions locales. Cette position, sur laquelle Rome intervint à plusieurs reprises, donna lieu à une longue querelle, cet accommodement tolérant à l'égard de l'hindouisme étant vu comme comportant un risque de renoncer au christianisme et de créer par conséquent une nouvelle idolâtrie. Adone Agnolin remarque qu'en réalité « la *ritualité* sacramentelle devint souvent une sorte de “machine à compatibilité” entre la culture missionnaire occidentale et les cultures autochtones ». La dispute se prolongea jusqu'au siècle suivant et attira l'attention de Voltaire et d'Antoine-Marin Le Mierre, qui lui consacra en 1780 la tragédie *La Veuve du Malabar, ou l'Empire des Coutumes*. L'analyse des positions qu'adoptèrent les deux philosophes sur les rites du Malabar permet de montrer comment, d'une manière paradoxale, la philosophie des Lumières puise dans l'expérience jésuite des *accommodatio* pour élaborer sa théorie de l'universel.

Dans un autre contexte colonial, celui de la Nouvelle-France, les relations épistolaires d'Élisabeth Bégon, l'un des premiers témoignages littéraires de la colonie, montrent les changements de perspective qui s'opèrent au fil du temps dans l'imaginaire de cette aristocrate d'origine française qui

n'arrivait à s'acclimater nulle part. Née au Canada, elle sera surnommée « l'Iroquoise » par ses correspondants français qui désignent ainsi son inévitable différence par rapport aux mœurs et coutumes de la métropole. Comme le remarque Élisabeth Nardout-Lafarge : « Ses lettres fournissent, sur le terrain privé, familial, dans le cadre d'un destin individuel que tout destinait à rester obscur, un exemple du processus de différenciation par lequel la colonie s'éprouve autre, à distance de la métropole. » L'analyse met en évidence que cette diversité s'exprime moins dans l'expression des idées et la constitution d'un récit qu'à l'épreuve du quotidien puisqu'Élisabeth Bégon perçoit les réalités concrètes ainsi que les règles sociales comme étrangères, que ce soit au Canada ou bien en France, où elle passera les dernières années de sa vie.

Dans un contexte sensiblement différent, le Brésil du XIX^e siècle doit « inventer sa tradition » pour accéder au rang de nation. « Contrairement à l'Europe, cette recomposition représentait un véritable défi pour le Brésil, car le pays devait construire son histoire et son projet de nation au sein d'une société marquée par l'esclavage et la présence indigène. » Cristina Pompa parcourt les étapes marquantes de la construction du discours idéologique national brésilien dans sa littérature, en se focalisant sur la figure de l'Indien et en laissant de côté la composante noire, écartée du discours national à l'époque en raison des théories raciales. L'historienne montre comment, dans ce processus, la place concédée à l'Indien est ambiguë. Selon les auteurs et les courants littéraires, l'altérité indigène, élément incontournable de la singularité brésilienne, est tantôt considérée de façon nostalgique en soulignant la disparition de sa pureté originelle ou, au contraire, mettant en avant son côté sauvage, vue comme effrayante. À l'époque contemporaine, les autochtones, autrefois simples sujets littéraires, sont devenus les protagonistes d'une production culturelle foisonnante et variée. Le portrait de l'Indien qui en ressort est celui d'un individu « transculturel et écologique qui bouleverse les desseins nationaux du XIX^e siècle, en arrêtant de projeter dans le passé les origines de la nation et en s'installant en modèle pour un avenir durable et interculturel ».

Au cœur même de la réponse des anciens colonisés se trouve la production romanesque africaine des années 1980 qui a adopté le français, langue de l'ancien colonisateur, tout en affichant une différence subversive qui commence par la manipulation de la langue et se propage au niveau symbolique². En s'appuyant sur quelques exemples tirés de la produc-

2. Chantal Zabus, *The African Palimpsest : Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1991.

tion narrative sub-saharienne des années 1980 et, en particulier, sur *L'État honteux* de Sony Labou Tansi, roman sur la folie meurtrière d'un dictateur monstrueux, Valeria Sperti met en évidence les manifestations reliées au processus d'altérisation du français qu'elle considère comme de puissants véhicules de différence au sens anthropologique. On peut considérer que, là aussi, il s'agit d'une « *accomodatio* » entre des langues et des cultures différentes, qui s'accomplit à travers la cannibalisation linguistique et culturelle du français par la littérature africaine.

Dans le Québec contemporain, société à l'histoire coloniale atypique, la réflexion sur la coexistence culturelle et linguistique occupe la scène depuis des décennies. Sylvie Vignes s'appuie sur deux romans de Monique Proulx pour saisir les caractéristiques de ce qu'elle définit comme une « poétique de la différence » dans la production de l'écrivaine québécoise. Elle part du constat que l'œuvre de la romancière « est traversée de problématiques anthropologiques et sociologiques et construite autour de rencontres capitales entre des êtres de milieux socio-économiques différents et d'horizons contrastés ». La finesse dont fait preuve l'écrivaine, capable de transmettre les émotions les plus intimes de ses personnages en utilisant savamment les instruments rhétoriques et les ressources narratologiques, évite à l'écriture de Proulx de tomber dans le piège de l'exaltation exclusive de la différence d'une part comme dans celui d'un universalisme abstrait de l'appartenance.

À une autre différence religieuse est consacré l'essai de Jean-Paul Dufiet qui se penche sur la représentation théâtrale de la judéité puisque, écrit-il, « la communauté juive incarne un des paradigmes, sinon le paradigme, de la différence persécutée en Occident ». L'auteur applique à la pièce du dramaturge français Jean-Claude Grumberg *Pour en finir avec la question juive*, centrée sur la question de l'antisémitisme, une analyse discursive pointue. En s'appuyant sur la réflexion de Lévinas, il parvient à démontrer que « ce dialogue entre antagonistes incompatibles exprime une très grande confiance dans la relation à l'autre », notamment par l'humour, avant de conclure que le texte de théâtre est un genre privilégié, par son dialogisme constitutif, pour mettre en scène la différence.

Le dossier se clôt sur le témoignage de l'écrivain québécois Pierre Samson, auteur d'une Trilogie brésilienne, comprenant les romans *Le Messie de Belém*, *Un garçon de compagnie* et *Il était une fois une ville*, rédigés sans qu'il n'ait jamais été dans le pays sud-américain. L'auteur dit avoir ressenti une profonde empathie pour ses personnages brésiliens en raison de la présence du même type de disparités sociales existantes encore dans son propre pays, le Canada, que l'on classe pourtant parmi les nations

les plus industrialisées. Cette volonté de dénonciation et le recours à une narration polyphonique permettent au romancier de créer une fresque puissante grâce à laquelle « [s]es frères et sœurs brésiliens chevauch[ent] [sa] conscience, [prennent] possession de son être et [lui] permet[tent], par conséquent, de projeter des personnages crédibles, que ce soit au Brésil ou ailleurs ».

La contribution de Samson, qui dévoile les mécanismes linguistiques et narratifs qui sont à la source de la création littéraire, met en lumière le pouvoir de la littérature de se fondre dans la peau des personnages, de percevoir l'altérité dans toutes ses nuances – physique, psychologique, sociale et historique –, d'imaginer d'autres mondes. La littérature, à l'instar du voyage, permet de connaître l'Autre, cette connaissance étant une étape préalable pour établir une relation et un dialogue. De plus, par sa capacité à adopter des points de vue inédits, l'œuvre littéraire produit un effet de distance et engendre un sentiment d'étrangeté chez le lecteur. Il s'agit du procédé que Victor Chklovski³ a défini par le mot russe *ostranenie*, que Carlo Ginzburg a traduit en italien par *straniamento* et Pierre-Antoine Fabre, puisant dans l'ancien français, par « estrange-ment » : la faculté de la littérature de « raviver notre perception figée par l'habitude⁴ » et de parvenir à voir la réalité différemment, sans préjugés et sans parti-pris. Ces caractères gnoséologique et dialogique sont le propre de toute œuvre littéraire qui introduit le lecteur dans un monde étranger, lui permet de s'ouvrir à la diversité et à la nouveauté en abandonnant les *a priori*.

Cet « estrange-ment » est renforcé dans le cas des littératures post-coloniales, plus fortement ancrées dans l'Histoire et la politique. Nées dans un contexte de violence et d'oppression et placées sous le signe d'un déséquilibre rédhibitoire, ces œuvres, qui doivent faire leurs comptes avec les modèles et la langue hérités de l'Europe, sont marquées d'une manière constitutive par le sceau de la différence. La dénonciation et les revendications, sujets privilégiés des textes postcoloniaux, s'adressent aussi, et peut-être surtout, à un public occidental, auquel ils font parvenir les voix et les plaintes des moins nantis. S'instaure ainsi un dialogue, bien que forcément déséquilibré, entre deux pôles de l'altérité. Cette relation mène à des accommodements, comme le remarque Yves Clavaron, qui souligne les traits marquants des littératures postcoloniales : « La précarité même

3. Victor Chklovski, *L'Art comme procédé* [1917], Régis Gayraud (trad.), Allia, Paris, 2008.

4. Carlo Ginzburg, « L'étrangement. Préhistoire d'un procédé littéraire », in *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire* [1998], Pierre-Antoine Fabre (trad.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2001, p. 16.

de la situation d'écriture de ces littératures constitue une force motrice, générant des rencontres avec l'Autre, des adaptations et des métamorphoses fécondes⁵. »

Les essais réunis dans ce dossier permettent d'envisager de répondre positivement à la question liminaire posée par Gasbarro s'interrogeant sur la capacité des textes littéraires à fournir des clés pour affronter le « choc des civilisations ». Pour que le pouvoir dérangeant et subversif de l'œuvre littéraire ait plus d'incidence sur la pensée actuelle, il faudrait cependant inverser le processus qui tend à discréditer la littérature en la reléguant au rang d'acte gratuit et inutile, de jeu futile et à réduire, voire supprimer, son enseignement dans les programmes scolaires et universitaires. Il faudrait également remettre en question les hiérarchies culturelles et donner une légitimité égale aux littératures nationales et minoritaires au sein de la littérature mondiale. Il faudrait, surtout, que les littératures en langues « mineures », ces littératures de l'exiguïté⁶, puissent être traduites et que le marché de l'édition sorte des circuits commerciaux qui prévoient des traductions à sens unique, réglées sur la langue du Méridien de Greenwich⁷.

On briserait alors ce narcissisme ethnocentrique propre à toute culture qu'évoque Antoine Berman dans *L'Épreuve de l'étranger* :

La visée même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélange⁸.

Les œuvres littéraires, autant celles écrites dans les langues moins diffusées que celles en langues majeures, si elles étaient traduites, pourraient atteindre des publics éloignés, ce qui permettrait d'établir un dialogue interculturel élargi, étape incontournable pour la compréhension mutuelle. Comme le souligne Berman : « L'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien⁹. » La traduction littéraire pourrait alors jouer

5. Yves Clavaron, « La mise en scène de l'altérité dans la littérature postcoloniale : entre insécurité et hybridité », *Éthiopiques. Littérature, philosophie et art*, « Altérité et diversité culturelle », n° 74, 2005, <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article274>.

6. François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst (Canada), Le Nordir, 1992.

7. Nous empruntons cette image à Pascale Casanova (*La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, « Points », 2008).

8. Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, « Tel », 1995, p. 16.

9. *Ibid.*

à l'époque actuelle le rôle qu'ont eu antan les grands voyages anthropologiques qui ont marqué l'âge moderne dont Gasbarro, dans son texte liminaire, déplore la disparition. Ce régime de traduction globale permettrait d'établir sur terre non pas une tour de Babel, dont la verticalité de l'image évoque le caractère hiérarchique et agressif, mais une République de Babel, communauté utopique et démocratique fondée sur le dialogue et le respect réciproque.